

Une parole faite chaire, l'Évangile vécu en Église

Y a-t-il une leçon à tirer de cette histoire ? À certains égards, les demandes anabaptistes sont largement acceptées aujourd'hui : un christianisme non imposé, une Église séparée de l'État, le refus de recourir au domaine politique pour punir l'hérésie, la liberté de conscience, la possibilité d'objection de conscience au nom de la foi, etc.

Cependant, j'aimerais suggérer un élément qui n'est pas toujours présent dans les discussions autour d'une « parole publique ». Il s'agit de la différenciation faite entre « Église et monde », différenciation déjà évidente dans la formulation du sujet de ce colloque : « Christ et César ».

Il serait possible, à partir du Moyen Âge, de suivre la trajectoire qui passe par le siècle des Réformes, les guerres de Religion, le Siècle des lumières, pour arriver à la « déchristianisation », à la « sécularisation » actuelle dans les pays de l'Europe de l'Ouest. La violence passée entre nos confessions n'est pas sans lien avec le rejet actuel que connaît le christianisme. La religion étant considérée comme source de conflit et de violence, la réponse moderne a été de la privatiser autant que possible. D'où la difficulté d'une « parole publique ».

En réponse à cette situation, plusieurs réactions se sont manifestées. D'abord celle de la nostalgie, qui consiste à se lamenter de la perte de présence publique et d'influence politique des Églises. Elle peut être catholique en France, évangélique aux États-Unis ou en Suisse : la France a été une nation chrétienne, elle est fille aînée de l'Église, les États-Unis sont un pays fondé sur le christianisme, sur la devise « *In God we trust* ». Dans cette perspective, une parole publique servirait à rétablir cette influence perdue, à réoccuper un espace perdu.

Deuxièmement, il y a l'option de l'adaptation progressiste, qui, nous semble-t-il, est la tentation de certains milieux protestants occidentaux. La véritable essence de la Réforme serait la naissance des Lumières et de la modernité. En se laïcisant,

les valeurs chrétiennes ont gagné et n'ont plus vraiment besoin d'une parole spécifique ou particulière fondée sur une analyse théologique de la société. Bien sûr, l'Église a son utilité pour rappeler l'origine de l'évolution de la société ou pour combattre des régressions éventuelles. Mais les valeurs réelles de l'histoire humaine sont portées par le processus politique et non pas par des communautés de foi. Le christianisme est la religion de la sortie de la religion. Une parole publique spécifiquement chrétienne ne semble pas toujours utile.

Troisièmement, il existe la tentation d'une spiritualisation et d'une privatisation presque complètes de la foi. Ce serait la tentation de certains milieux évangéliques ou charismatiques, pour qui la foi représente l'expérience personnelle d'un salut surtout individuel et futur, au-delà du monde tel que nous le connaissons. Une parole publique dans cette perspective est surtout celle de l'évangélisation, de l'appel à la conversion, un appel vers l'au-delà, ou peut-être le bien-être.

Et dans presque tous les milieux chrétiens, il existe un fractionnement des valeurs chrétiennes qui se calque sur les catégories de la réalité moderne, c'est-à-dire la division du monde en espace privé et espace public. Il y a des chrétiens pour qui la parole publique se limite aux questions d'éthique sexuelle ou de bioéthique, et d'autres pour qui l'Église devrait se prononcer surtout dans les domaines de la justice sociale et de l'économie.

La « Réforme radicale » peut-elle contribuer à formuler une parole publique dans un contexte très différent de celui où elle est née ? C'est peut-être possible si nous nous rappelons que le « ghetto » anabaptiste du xvi^e siècle n'était pas à ses origines une version privatisée de l'Évangile. Ce qui était visé était surtout une foi vécue, une foi certes personnelle mais surtout relationnelle, ecclésiale. Une foi communautaire critique d'une foi imposée ou soutenue par la violence, une réaction à l'idéal du *corpus christianum*, à la violence au nom du Christ, à une société où l'on

est chrétien par naissance, où la foi sert à justifier des idéologies politiques, nationalistes ou impériales.

Si toute tradition chrétienne opère une distinction entre Christ et César, la chrétienté occidentale (et orientale) l'a fait en postulant un lien privilégié avec des empires, des monarchies, où les entités politiques se définissent comme « chrétiennes ». La critique de la Réforme radicale semble revenir au constat du Christ dans les Évangiles.

Vous le savez, ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude.

(Mc 10.42-45)

Les mots « il n'en est pas ainsi parmi vous » opèrent une distinction. Les Césars du monde exercent le pouvoir d'une certaine manière, mais la communauté chrétienne est appelée à organiser sa vie autrement, communautairement, de façon visible.

Le vécu concret, visible et relationnel des communautés ecclésiales pourrait être conçu comme une « parole publique ». Si la parole a été faite chair en Christ, les paroles des chrétiens sont censées être en lien concret avec la vie. De toute façon, le langage humain génère la culture et le « vivre-ensemble », la parole produit du visible, des modes de vie, des relations. D'où la question : quelle visibilité est générée par nos vies communautaires ?

Le protestantisme, qu'il soit évangélique ou libéral, n'accorde pas toujours suffisamment d'importance à cet élément fondamental de sa vie. Les protestants sont presque par définition « individualistes », n'ayant pas vraiment besoin d'une structure communautaire pour vivre leur vie. Le protestant évangélique est tenté de spiritualiser sa foi et de projeter le salut soit vers

l'intérieur soit exclusivement vers l'avenir. Le culte et la communauté sont là pour renforcer et fortifier cette foi individuelle, mais pas forcément pour former une communauté de personnes qui suivent le Christ en plein milieu du monde. Le protestant libéral s'intéresse au collectif, au politique et à l'économique, et a tendance à voir la réalisation du Royaume de Dieu et du salut dans ces domaines-là. Le culte et la liturgie sont là pour faire du protestant un acteur (individuel) dans la vie publique, mais pas forcément pour former une communauté de personnes qui se définit par le « il n'en est pas ainsi parmi vous ».

Entre le privé et le public, il faut des lieux capables de former des personnes et de cultiver des valeurs à long terme. Des lieux où nous apprenons à aimer Dieu, nous-mêmes, le prochain, le frère, la sœur, et l'ennemi. Apprendre à demander pardon, apprendre à pardonner, à avoir des relations marquées par la non-violence évangélique. Nous sommes déjà suffisamment « catéchisés » ailleurs par d'autres valeurs et d'autres visions du monde. D'autres modes de vie sont visibles, d'autres paroles circulent sans cesse.

Les valeurs et les convictions prennent toujours forme quelque part. Elles deviennent toujours visibles, elles produisent toujours de modes de vie collectifs. Comment les valeurs de l'Évangile peuvent-elles prendre forme, devenir visibles, être formulées en parole publique si ce n'est pas d'abord dans la vie des communautés chrétiennes auxquelles nous appartenons ?

Pour certains, cela semble prétentieux, sectaire ou pire encore, « communautariste ». On s'occupe d'abord et exclusivement des chrétiens et de l'Église. Qu'en est-il de la laïcité, de la sécularisation, des droits de l'homme, de l'interreligieux etc. ? Beaucoup d'éléments sociopolitiques qui nous sont chers trouvent leur origine dans les convictions et le vécu judéo-chrétien de l'Occident. Le souci des pauvres et des victimes, les notions de justice, de paix, et d'égalité, sont le fruit de longs siècles de croyances, mais

aussi de vécu de la tradition judéo-chrétienne¹³. Les convictions ne peuvent guère être « convaincantes », ne peuvent guère avoir un effet social plus large si elles ne deviennent pas visibles quelque part, si elles n'ont pas l'occasion de proposer des modèles autres de vie sociale que ceux basés sur le conflit, la compétition et la violence. Les valeurs ne peuvent « œuvrer » dans l'histoire que si elles deviennent d'abord visibles, capables de suggérer des modèles de vie. Nous nous en convenons facilement : avoir une parole publique, exprimer une opinion dans l'espace public, s'adresser aux gouvernants, c'est important. Mais tout cela est plus crédible si une telle parole renvoie à des réalités vécues et visibles.

Certains réagiront contre une telle manière de souligner la spécificité et la particularité chrétiennes. N'est-ce pas ce qui s'est fait pendant des siècles ? À partir de Constantin et de Théodose, en passant par Clovis, Charlemagne et les rois de France, n'a-t-on pas déjà vu ce que donne la « spécificité » chrétienne ? Au nom de l'Évangile et de sa vérité, l'Église n'a-t-elle pas fait des choses grotesques et horribles ? Les Lumières ne nous ont-elles pas libérés de la spécificité des confessions et des religions qui ne sont que sources de conflit et de violence ?

Le problème n'est pas la « spécificité » chrétienne, mais une spécificité qui a trop souvent et trop longtemps contredit de manière flagrante les convictions de base de l'Évangile. C'est probablement pour cette raison que beaucoup de chrétiens ne peuvent plus voir le potentiel socio-éthique de l'existence de l'Église partout dans le monde.

Souligner l'importance d'une spécificité chrétienne vécue ne signifie nullement un désintérêt pour l'ensemble de la société. C'est reconnaître que les convictions produisent des pratiques, des habitudes, des modes de vie. Où apprend-on, par exemple, à demander pardon, à accorder le pardon et à le recevoir ? L'his-

13. Voir par exemple René GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Bernard Grasset, 1999.

toire humaine est une longue confrontation (et parfois dialogue) entre des convictions et des manières de vivre divergentes. Il n'y a pas d'idée, pas de conviction sans traduction sociopolitique. Quoi qu'on dise, toutes les convictions ne se valent pas, ne produisent pas le même « vivre-ensemble ». Si nous croyons à la paix et à la justice en Christ, pour formuler une parole publique crédible, il y a lieu de traduire ces convictions en mode de vie.

Il y a cinq cents ans, on aurait dit que la démocratie n'est pas possible, que l'esclavage est une nécessité économique. Or, il a quand même été possible d'imaginer un autre monde, sans roi, sans esclaves, parfois, souvent à partir de convictions vécues, élaborées à partir de l'Évangile.

Chaque dimanche et parfois plus souvent, se réunissent des communautés qui annoncent un message de paix et de réconciliation. Il y a célébration du règne de Dieu, confession des péchés, annonce du pardon, enseignement de valeurs et de convictions évangéliques. Ce message, ces rencontres transforment-ils des vies individuelles et collectives ? Produisent-ils des pratiques et des options nouvelles devant les discours et les pratiques de violence, de haine, d'égoïsme ou d'indifférence ? N'y a-t-il pas là un potentiel de « parole publique » insuffisamment compris ?

Le corpus christianum n'est plus. Il fait partie de notre passé. Il n'est pas que négatif, mais il a quand même largement contribué à notre situation actuelle. Entre la vision d'une société entièrement chrétienne et celle du ghetto indifférent, il existera toujours cet espace particulier où les convictions fondées sur le Messie crucifié et ressuscité peuvent devenir visibles, l'espace d'une parole publique indirecte, mais réelle, une parole qui donnera peut-être plus de crédibilité à d'autres formes de paroles publiques qui en restent trop souvent au niveau des vœux pieux.